notre existence. Parmi les romans de Jung, nous citerons : *Théobald et les enthousiastes* (Leipzig, 1784-1785); *Histoire du seigneur de Morgenthau* (1779, 2 vol.), dans lesquels il fait la leçon aux dévots et leur montre que rien n'est plus contraire à l'esprit du christianisme que de vouloir rompre avec le reste des hommes, de se croire meilleur qu'eux. On a encore, dans le même genre : l'*Histoire de Florentin de Fahlendorn* (Mannheim, 1781-1783, 3 vol.); la *Vie de Théodore von der Linden* (1783), et le *Heimweh*, c'est-à-dire le *Mal du pays* (1794). Tous ces romans ne sont pas de pure fantaisie; ils ont toujours un fond de réalité; ils sont écrits d'après des aventures arrivées à l'auteur, et qu'il arrange pour en faire ressortir une idée ou une observation.

Mais aucun de ces ouvrages ne vaut sa biographie écrite par lui-même, sous le nom de Stilling, qui lui est resté. A l'inverse de ce qu'il faisait pour ses romans, il y a mis probablement beaucoup d'imagination; mais, comme l'a fait judicieusement observer Jacobi, « ils sont plus vrais que s'ils étaient vrais. » On remarque une grande différence entre le style du premier volume et celui des volumes suivants; il est beaucoup mieux écrit que les autres; cela s'explique facilement quand on sait que Gœthe, passant un jour par Elberfeld et ayant visité Jung, emporta le manuscrit avec lui, le revisa et le publia sans l'autorisation de l'auteur. Le succès obtenu par ce premier essai engagea Stilling à continuer, et l'*Enfance de Jung-Stilling* (Berlin, 1777) fut suivie de l'*Adolescence de Jung-Stilling* (1778), du *Tour d'Allemagne* (1778), de la *Vie privée* (1789), du *Professorat* (1804), et enfin de la *Vieillesse de Jung-Stilling* (1817). Les quatre premiers ont été réunis sous le titre de *Biographie* (Berlin, 1803). Ces récits ont une naïveté charmante; l'*Enfance de Stilling* surtout est une délicieuse peinture de la vie de famille à la campagne; on y trouve des chansons et des contes populaires d'un grand intérêt. On a encore du même auteur trois volumes de petits récits : *Erzæhlungen*, c'est-à-dire *Histoires* (Francfort, 1814-1815). Enfin, il ne faut pas oublier de citer sa *Méthode d'opérer la cataracte et de la guérir* (Marbourg, 1781), et le journal qu'il avait fondé sous le titre de l'*Homme gris*. Une édition complète des œuvres de Stilling a paru à Leipzig (1835-1839, 12 vol.). Comme tous les illuminés, il eut des disciples, dont le plus connu est la célèbre baronne de Krudner.

JUNGA (Adrien), théologien polonais, né dans la Masovie en 1550, mort en 1607. Il entra, en 1570, dans l'ordre des jésuites, et remplit jusqu'à sa mort les fonctions du ministère sacré, tout en se livrant à l'enseignement de la jeunesse. On a de lui : *Réponse à cinquante-deux questions adressées aux jésuites par les ministres évangéliques* (Posen, 1593, in-4°); *Epistolæ Joannis Capri, pseudo-ministri, solida confutatio* (Posen, 1593, in-4°); *Synopsis novi Evangelii, seu de doctrina, moribus, fructibus, characteribus et horrendis atque implacabilibus in religione dissidiis sectariorum hujus temporis, qui dici volunt Evangelici* (Posen, 1595, in-4°); *Refutatio libelli adversus ministromachiam S. Rescii a G. Oxoniensi scripti; Artes et imposturæ novi Evangelii ministrorum* (Posen, 1589, in-4°).

JUNGE (Joachim), en latin **Jungius**, naturaliste et philosophe allemand, né à Lubeck en 1587, mort à Hambourg en 1657. Dès son enfance, il montra autant d'intelligence que d'ardeur à apprendre, se fit recevoir, en 1606, maître ès arts à Giessen, où il professa les mathématiques jusqu'en 1614, s'appliqua alors à l'étude des sciences naturelles, et, après avoir pris le grade de docteur à Padoue (1618), alla se fixer à Rostock. Junge voulut fonder une Académie des sciences dans cette ville; mais, accusé d'être un des chefs de la fameuse Société des Rose-Croix et de cacher des desseins politiques dans son projet de société scientifique, il y renonça. Malgré les calomnies répandues contre lui, il fut nommé professeur de mathématiques en 1624; mais les intrigues de ses ennemis continuant, il quitta Rostock et alla se fixer à Hambourg, où il passa le reste de sa vie, avec le titre de recteur de l'école Saint-Jean. Junge combattit les doctrines péripatéticiennes, au grand scandale des vieux universitaires, et commença à substituer l'expérience à la scolastique. Leibnitz avait pour lui une telle estime qu'il le plaçait à côte de Copernic, de Galilée et de Kepler. Il est considéré comme le créateur de la botanique scientifique. Plusieurs de ses ouvrages les plus importants furent détruits dans un incendie. Parmi ceux qui restent, on cite : *Geometria empirica* (Hambourg, 1688, 6e édit. : c'est la plus estimée); *Doxoscopiæ physicæ minores* (1662); *Isagoge phytoscopica* (1678); *Mineralia* (1689); *Opuscula physica botanica* (Cobourg, 1747).

JUNGE (Joachim), écrivain danois, né à Odensée en 1760, mort en 1823. Il remplit les fonctions pastorales en Seelande et se fit connaître par des ouvrages dont les plus estimés sont : *Specimen lectionum variantium codicis membranacei Liviani* (Copenhague, 1783-1784); *Disquisitio de rebus scythicis* (Copenhague, 1786-1787); le *Caractère, les mœurs, les opinions et la langue des paysans de la Seelande septentrionale* (Copenhague, 1798, in-8°), ouvrage très-intéressant.

JUNGER (Jean-Frédéric), littérateur allemand, né à Leipzig en 1759, mort à Vienne en 1797. Son père, qui se livrait au commerce, voulut, mais inutilement, lui faire suivre la même carrière; Junger se mit à étudier le droit, qu'il abandonna bientôt pour s'occuper uniquement de littérature et de beaux-arts, se fit connaître par des essais poétiques qui furent très-goûtés, et obtint, en 1787, de l'empereur Joseph II, la place de poëte dramatique du théâtre de la cour de Vienne. En 1799, il perdit ce modeste emploi et se vit, à partir de ce moment, contraint de chercher pour vivre des ressources dans son talent d'écrivain. Forcé de s'imposer des privations continuelles, il vécut dans une solitude presque complète, et tomba dans une profonde mélancolie. Ce fut néanmoins à cette époque de sa vie que Junger produisit ses comédies les plus agréables, ses romans humoristiques les plus remarquables. Vers la fin de son existence, son esprit s'égara complétement. Faisant un jour un retour sur lui-même et sur la carrière d'homme de lettres qu'il avait choisie, il écrivit ces mots décourageants et tristement vrais : « Passer ses meilleures années à s'instruire, miner sa santé pour enseigner la vérité aux autres, voir ses meilleures intentions méconnues, ses plus belles pensées mal comprises, dépenser plus de temps pour remplir une feuille de papier qu'un grand fonctionnaire n'en met toute l'année pour gagner les gros appointements attachés à sa place, être obligé de faire rire le lecteur lorsque le cœur saigne, se voir continuellement confondu avec une foule de misérables qui ont déshonoré le nom d'homme de lettres, et ne recevoir, en récompense de tant de travaux, de peines, d'outrages et de larmes qu'un morceau de pain sec, et encore pas toujours, voilà l'heureux sort des hommes qui se proposent de répandre les lumières. » Outre des *Poésies* publiées par Eck (Leipzig, 1821), on a de lui des pièces de théâtre remarquablement écrites, parfois admirablement dialoguées, mais qui manquent en général d'originalité, d'invention et du génie comique. Elles ont été publiées en trois recueils intitulés : *Comédies* (Leipzig, 1785-1790, 5 vol.); *Théâtre comique* (Leipzig, 1792-1795, 3 vol.); *Œuvres dramatiques posthumes* (Ratisbonne, 1803-1804, 2 vol.). Junger a composé, en outre, de nombreux romans qui se distinguent par la fraîcheur et la grâce, par la facilité et l'agrément du style. Tels sont : *Huldereich Wurmsamen de Wurmfeld* (Leipzig, 1768-1787, 3 vol.); le *Petit César* (Leipzig, 1782), roman comique; *Histoire mémorable et aventures du comte Henri de Moreland* (Leipzig, 1783); *Camille* (1786-1787); *Lunes de l'oncle Jacob* (Leipzig, 1786-1792, 5 vol.), contes humoristiques; *Tableaux de mariage* (Leipzig, 1790); le *Mélancolique* (Leipzig, 1795-1796, 2 vol.); *Wilhelmine* (Berlin, 1795); *Fritz*, roman comique (Leipzig, 1796-1797, 4 vol.).

JUNGERMANN (Godefroy), philologue allemand, né à Leipzig, dans la seconde moitié du XVIe siècle, mort en 1610. C'était un homme d'un grand savoir, qui fut correcteur à Francfort et à Hanau. Outre quelques ouvrages originaux, on lui doit : une édition d'Hérodote, avec la traduction latine de Valla (1608, in-fol.); une version grecque des *Commentaires* de César, attribuée à Planude; des observations sur l'*Onomasticon* de Julius Pollus, etc.

JUNGERMANN (Louis), botaniste allemand, frère du précédent, né à Leipzig en 1572, mort à Altdorf en 1652. Il professa la médecine à Giessen, où il créa un jardin botanique, et la botanique à Altdorf. Ses principaux écrits sont : *Catalogus plantarum quæ circa Altorfium noricum reperiuntur* (Nuremberg, 1615); *Aulæum academicum* (Giessen, 1624).

JUNGERMANNE et ses dérivés. Bot. V. JONGERMANNE, etc.

JUNG-FRAU, c'est-à-dire la *Vierge*, montagne de la Suisse, dans les Alpes bernoises, entre les cantons de Berne et du Valais. Altitude 4,176 mètres. « La Jung-Frau, dit M. Stapfer dans son *Voyage de l'Oberland*, est la plus imposante de toutes les Alpes bernoises; elle est environnée de toute part d'affreux précipices; des vallées, des glaces et d'horribles ravins sillonnent toute sa surface et forment les plis du manteau de neige dont ses énormes flancs sont couverts. » Pendant longtemps on avait cru la Jung-Frau inaccessible; mais, le 3 août 1811, les frères Mayer d'Aarau en atteignirent heureusement le sommet. D'après leurs observations minéralogiques, la cime est composée de mica, de hornblende et de schiste argileux. L'ascension a ordinairement lieu du côté du sud-est, en se dirigeant de l'hôtel de la Jung-Frau par l'Egischhorn vers le glacier d'Aletsch. Un guide, nommé Walter, a découvert, dans son ascension du 22 juillet 1862, une autre voie par laquelle on tourne le grand escarpement situé en face du Roththalsutell, et qui est le point le plus dangereux du passage suivi habituellement.

JUNGFRUN, c'est-à-dire la *Vierge*, grand rocher hémisphérique, situé en Suède, dans le détroit de Calmar, à environ 10 kilom. de la côte. Il a près de 6 kilom. de circonférence, et était jadis couvert de chênes nains, d'arbustes et de broussailles qui ont été brûlées en 1765, en sorte qu'il se dresse aujourd'hui dans toute sa nudité gigantesque. C'est un écueil dangereux et fécond en naufrages. La partie supérieure de ce rocher est appelée la *Vierge bleue* (*Blå Jungfrun*) par les habitants des environs, qui montent sur ses hauteurs pour observer le temps et prédire les orages. Le Jungfrun est un sujet inépuisable de contes et de légendes sinistres. On racontait jadis que sur sa cime la plus élevée se trouvait un lac d'eau noire rempli de poissons noirs, qu'on ne pouvait manger impunément. Il n'est pas probable, toutefois, que personne ait jamais atteint jusque-là, car le rocher est horriblement escarpé et semble tout à fait inaccessible. Suivant une légende, une jeune fille ayant été violée par un pirate alla cacher sa honte dans un des trous de ce rocher, mais, comme elle n'y trouva ni plantes ni racines pour sa subsistance, elle se précipita de désespoir dans la mer, dont l'eau devint noire. Le Jungfrun a été témoin, en 1564, d'une grande bataille navale entre les Danois et les Suédois.

JUNGHAUSIE s. f. (jun-gô-zî, ou ioun-gâou-zî — de *Junghaus*, sav. allem.). Bot. Syn. de CURTISIE.

JUNGHILL s. m. (jon-ghill; *ll* mll.). Ornith. Oiseau échassier du genre ibis, qui habite les Indes orientales.

JUNGHUHN (François-Guillaume), voyageur et naturaliste allemand, né à Mansfeld (Prusse) en 1812, mort en 1864. Après avoir étudié la médecine, la botanique et la géologie à Halle et à Berlin, il entra, comme chirurgien militaire, au service de la Prusse, fut, quelque temps après, condamné, à la suite d'un duel malheureux, à vingt ans de détention; mais, au bout de vingt mois, il parvint à s'échapper, gagna la France, puis l'Algérie, et entra, en qualité d'officier de santé, dans la légion étrangère. Blessé dans une affaire avec les Arabes, Junghuhn donna sa démission, se rendit à Paris, obtint vers cette époque du roi de Prusse la grâce de la peine qu'il avait encourue, et partit, en 1835, pour les îles de la Sonde. Pendant un an, il exerça la médecine militaire à Batavia, puis il explora l'île de Java (1836-1840) et l'île de Sumatra, qu'il étudia au point de vue de l'histoire naturelle, de l'ethnographie, etc., revint en Europe en 1849, et habita la Hollande jusqu'en 1855, où il revint à Java. Il résida dans cette île jusqu'à sa mort. On doit à ce savant d'importants et précieux travaux en hollandais, fruit des observations qu'il a recueillies pendant ses voyages. Nous citerons de lui : les *Contrées des Battas à Sumatra* (Leyde, 1847, 2 vol.); *Voyages topographiques et scientifiques* (Magdebourg, 1847); *Java au point de vue topographique, botanique et géologique* (Leipzig, 1852, 3 vol.), le meilleur ouvrage qui ait été publié sur l'histoire naturelle de cette île; *Retour de Java en Europe* (Leipzig, 1851); *Onze paysages de Java faits d'après nature* (Leipzig, 1853-1856, in-fol.). On lui doit en outre de nombreux articles insérés dans le *Journal des Indes hollandaises* et autres recueils scientifiques. Enfin, divers savants ont utilisé les documents apportés par Junghuhn dans diverses publications. C'est ainsi que M. Güppert a décrit les plantes fossiles et M. Herklots les animaux fossiles trouvés par le savant voyageur dans les îles de la Sonde, et que plusieurs botanistes distingués ont donné la description de son précieux herbier sous ce titre : *Plantæ Junghunianæ, enumeratio plantarum quas in insulis Java et Sumatra detexit* (Leyde, 1851 et suiv.)

JUNGIE s. f. (jun-jî ou ioun-ghi — de *Jung*, sav. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des nassauviées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Amérique australe. ‖ Syn. de BŒCKEE, autre genre de plantes.

JUNGIUS, naturaliste et philosophe allemand. V. JUNGE.

JUNGKEN (Jean-Helfrich), médecin allemand, né à Kohlern (Hesse) en 1648, mort à Francfort en 1726. Il se fit recevoir docteur à Heidelberg, puis il s'établit à Francfort-sur-le-Mein, où il acquit beaucoup de réputation comme praticien. Jungken fut un grand polypharmaque, grand amateur surtout des remèdes chimiques, et ses ouvrages renferment une foule de formules pharmaceutiques de sa composition. Voici les titres de ses principales publications : *Apologia nova* (Francfort, 1679); *Chimia experimentalis curiosa ex principiis mathematicis demonstrata* (Francfort, 1681), ouvrage longtemps fort estimé, et qui contient l'entière énumération de tous les remèdes que l'on a découverts dans les trois règnes de la nature, et un formulaire de chacun d'eux contre toutes les maladies, tant internes qu'externes; *Praxis medica, sive corporis medicina* (1689); *Lexicon chimico-pharmaceuticum* (1693); *Fundamenta medicinæ modernæ eclectica* (1693, in-8°); *Manuale pharmaceuticum* (1798), etc.

JUNGLE s. m. (jon-gle — du sanscr. *jangala*, désert). Nom donné dans l'Inde à de vastes espaces couverts d'arbres, de hautes herbes et de roseaux : *Chasser au tigre dans les* JUNGLES. *Que de fois je me suis égaré parmi les* JUNGLES *de l'Inde!* (H. Castille.)

L'hippopotame au large ventre
Habite aux *jungles* de Java.
TH. GAUTIER.

— Pathol. *Fièvre des jungles*, Fièvre paludéenne pernicieuse, que l'on contracte dans les jungles.

— **Encycl.** Le *jungle* n'est pas la forêt, dit un voyageur contemporain, il n'est pas non plus la plaine. Les arbres, toujours éloignés les uns des autres, y atteignent des hauteurs prodigieuses. Ils s'étendent en liberté, et le long de leurs troncs gigantesques s'élèvent des lianes, des herbes parasites qui les relient entre eux. Le manguier envoye jusqu'au jaquier les rameaux de ses branchages touffus; le tamarinier baigne ses feuilles dans les ondes infectes d'un marais; sous les grandes feuilles du talipot se jouent l'écureuil et le singe, pendant que, dans les touffes de roseaux et de bambous, le léopard, l'hyène et l'ours guettent au passage le cerf et le daim. Les *jungles* sont une des choses qui frappent le plus l'imagination de l'Européen nouvellement débarqué dans l'Inde. Toutefois, les voyageurs s'accordent à dire qu'une tristesse pénétrante s'empare du cœur à la vue de cette végétation des *jungles*, si belle et si puissante. On devine, on sent que ces luxuriants voiles de verdure, de tons si doux, si harmonieux au regard, ne sont que des linceuls pour tout être humain. Le cerveau s'alourdit aux parfums âcres et pénétrants de la fleur aux mille couleurs. La marche à travers les *jungles* est des plus pénibles. Le sol cède sous les pas, les pieds se déchirent à des bambous épineux, les lianes vous fouettent le visage. Cent pas ne se font point sans un obstacle à franchir, sans une difficulté à vaincre. « Qu'on se figure, dit un voyageur contemporain qui visita Java en 1860 (M. de Molins), une sorte de gigantesque champ de blé dont les tiges, plus grosses que le doigt, auraient de six à sept mètres de hauteur et seraient reliées entre elles par d'innombrables plantes grimpantes. Nous sommes dans les *jungles*. Au bout de quelques minutes, nous ne voyons plus ni ciel ni terre: la végétation nous presse et nous enveloppe; nous traversons des fourrés de plantes arborescentes, fougères, glagas, bananiers sauvages, tellement rapprochés les uns des autres, que je ne conçois pas comment nous pouvons avancer; les épines nous entrent dans les bras, dans les jambes, dans la figure; les feuilles de glagas, tranchantes comme des rasoirs, nous coupent les mains; mais, pour consolation, nous voyons de temps en temps de jolis serpents enroulés aux hautes herbes qui nous regardent passer. »

Près des localités habitées, les paysans détruisent les *jungles*, afin de livrer le terrain à la culture; mais cette végétation est si puissante que, si, pour une cause quelconque, le paysan abandonne sa culture, le *jungle* reconquiert avec une merveilleuse rapidité le terrain qu'il a perdu. Généralement, quand les indigènes veulent ensemencer une étendue de terrain occupée par les *jungles*, ils font un choix sur la lisière, puis ils mettent le feu aux arbres et aux lianes : ils ont ainsi, sans travail, pour toute la saison, une terre qui produit rapidement et qui rend au centuple ce qui lui a été confié. Mais ils ont soin, après la récolte, d'abandonner cette culture pour aller user du même moyen quelques milles plus loin, et, lorsque les pluies ont passé sur le champ, ce n'est plus qu'un *jungle* impénétrable et empoisonné.

JUNGLI-GAU s. m. (jon-gli-go — de *jungle*, jongle, et de l'indou *gau*, bœuf). Mamm. Espèce de bœuf sauvage qui habite l'Inde.

JUNGMANN (Joseph), littérateur tchèque, né en 1773, mort en 1847. Il fit ses études à l'université de Prague, devint, en 1800, professeur au gymnase de Leitmeritz, et, quinze ans plus tard, passa, en la même qualité, au gymnase principal de Prague. Il avait, de bonne heure, uni ses efforts à ceux de Puchmayer, de Hnierkowski et de Niejedel pour combattre l'influence que la langue allemande prenait de plus en plus dans les écoles publiques de la Bohême. Dès 1795, il avait écrit dans sa langue maternelle des poésies qui parurent dans le *Recueil de poésies et de chants* publié par Puchmayer dans le but de ranimer en Bohême le goût de la langue tchèque. Ce fut encore dans le même but que Jungmann fit paraître des traductions d'*Atala*, de Chateaubriand (1805), et du *Paradis perdu*, de Milton (1811), ainsi qu'un *Recueil de modèles en prose et en vers* (1820; 3e édit., 1846). Mais son ouvrage le plus remarquable, qui lui coûta de longues années de travail, est l'*Histoire de la littérature tchèque* ou *Revue systématique des livres tchèques, avec une courte histoire du peuple, de la civilisation et de la langue de la Bohême* (Prague, 1825, in-8°; 1849, 2e édit.). Une autre publication non moins importante fut son grand *Dictionnaire bohême-allemand* (Prague, 1835-1839, 4 vol. in-4°), qu'il mit treize ans à composer, et qui fut édité aux frais de la *Matitsa czeska* (Société nationale de littérature bohême). Le recueil de ses *Ecrits en vers et en prose*, qui parut en 1841, renferme, outre des traductions d'ouvrages français, allemands et anglais, un grand nombre de chants originaux, dont plusieurs avaient été publiés séparément, entre autres celui qui a pour titre les *Voix des patriotes* (1832).

JUNGMANN (Antoine), médecin tchèque, frère du précédent, né en 1775, mort vers 1866. Il entra d'abord dans l'ordre des piaristes, mais ne termina pas son noviciat et se consacra à l'étude de la médecine. Reçu docteur en 1805, il commença, trois ans plus tard, à faire, en langues tchèque et allemande, des cours d'accouchement à l'université de Prague, où il obtint, en 1811, le titre de professeur. En 1839, il fut nommé recteur de cette université, fut anobli l'année suivante, et prit sa retraite bientôt après. Il fut, en outre, le premier qui étudia le sanscrit en Bohême, et seconda de tous ses efforts son frère dans ses tentatives pour la renaissance de la langue tchèque. On a de lui : *Instructions pour les sages-femmes* (Prague, 1804); *Manuel d'obstétrique à l'usage des sages-femmes* (Prague, 1814; 1827, 3e édit.); *Recherches sur les chevaux* (Prague, 1818); *Du bétail domestique, de son éducation et de ses maladies* (Prague, 1826), etc. Il avait, de plus, fourni aux journaux *Krok*, les *Variétés historiques*, *Jadis et aujourd'hui*, etc., un grand nombre d'articles sur des questions de littérature, d'histoire et de médecine. — Un parent éloigné des précédents, Jan JUNGMANN, né à Prague en 1799 et longtemps professeur aux gymnases de Leitmeritz et de Prague, s'est également fait connaître dans la littérature par des publications de différents genres. Outre des poésies et des nouvelles, en langue allemande et en langue tchèque, insérées dans différents journaux, on a de lui un *Cours de mathématiques* (1830; 1840, 2e édit.) et une *Terminologie géométrique tchèque*. Il a, de plus, pris une part importante à la réorganisation des écoles en Bohême, et a été, en 1848, l'un des fondateurs et le premier président de la Société pour la publication de livres élémentaires tchèques à l'usage des écoles.

JUNGUENOS, tribu indigène de l'Amérique méridionale (Bolivie). V. CALLAVAYAS.

JUNIA s. f. (ju-nia). Vitic. Variété de raisin précoce, à grains pointus.

JUNIA (famille), grande maison plébéienne de l'ancienne Rome. L. Junius, qui, par sa stupidité simulée, se fit nommer *Brutus*, était sans doute de race patricienne, puisque son père avait épousé la fille de Tarquinius, dernier roi de Rome. Cependant toutes les branches des Junius que l'on trouve dans les annales de la ville éternelle, aussi bien que celles des Brutus, étaient plébéiennes. Après avoir disparu pendant près de deux siècles, les Junius Brutus donnèrent un consul à la république en 429, et, depuis, plusieurs individus de cette branche se distinguèrent sous les surnoms de *Bubuleus*, de *Pennus* et de *Silanus*. On trouve aussi des Junius Norbanus, Rusticus, Otho, etc. Marcus Junius Brutus et Decimus Junius Brutus Albinus, les deux meurtriers de César, sont les individus les plus connus de cette maison.

JUNIEN (SAINT-), ville de France (Haute-Vienne), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. N.-E. de Rochechouart, près du confluent de la Vienne et de la Glane; pop. aggl., 4,604 hab. — pop. tot., 7,288 hab. Fabrication de serges, de gants de peau; papeterie, blanchisserie de cire, poterie commune, porcelaine, couvertures de laine et de coton, pelleteries, tanneries, teintureries, commerce de chevaux et de mulets. La ville de Saint-Junien s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une colline au pied de laquelle se réunissent la Glane et la Vienne. Elle est entourée de boulevards bien ombragés, d'où l'on découvre de beaux points de vue. L'église, classée parmi les monuments historiques, renferme le tombeau de saint Junien, beau spécimen de la sculpture du XIIe siècle. Le Christ est représenté sur la face principale; les faces latérales portent les statuettes des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. On y remarque aussi : un beau maître-autel orné d'un magnifique bas-relief en marbre blanc, la tombe d'un ancien chanoine de Saint-Junien, une large dalle funéraire en cuivre et un curieux bénitier en granit. Signalons aussi, à Saint-Junien, une chapelle épiscopale du XIIe siècle, servant aujourd'hui de théâtre; plusieurs maisons du XIIIe siècle, les ruines de l'église de Saint-Amand et de la chapelle du Sépulcre, et la chapelle de Notre-Dame-du-Pont, visitée deux fois par Louis XI.

JUNIN, bourg du Pérou, départ. de ce nom, à 25 kilom. S. de Pasco, sur la route de cette ville à Cuzco; 300 hab. Ce village est célèbre dans les annales du Pérou par la victoire remportée, le 6 août 1824, par Bolivar sur les Espagnols. Le département de Junin a 220,949 hab. Ch.-l., *Cerro-de-Pasco*.

JUNIOR adj. (ju-ni-or — mot lat. qui signifie *plus jeune*). Puîné, cadet. S'emploie quelquefois à la suite d'un nom propre, pour distinguer la personne qu'on veut désigner de ses frères tous plus âgés : *Laurent* JUNIOR.

JUNIORAT s. m. (ju-ni-o-ra — du lat. *junior*, plus jeune). Hist. ecclés. Office de vicaire ou de desservant dans une église; droit de nommer à cet office : *Le vidame de Chartres, donnant à l'église de Saint-Père de Chartres le* JUNIORAT *de l'église de Saint-Lubin de Brou, explique cette donation en disant que ni lui ni ses successeurs ne conserveront aucune autorité sur le vicaire ou desservant de Saint-Lubin*.

JUNIPÈNE s. m. (ju-ni-pè-ne — du lat. *juniperus*, genévrier). Chim. Essence de genièvre et de sabine.

JUNIPÉRITE s. m. (ju-ni-pé-ri-te — du lat. *juniperus*, genévrier). Bot. Genre de conifères fossiles, voisin des genévriers, et comprenant trois ou quatre espèces, trouvées dans des lignites de sédiment supérieur.

JUNIPERUS s. m. (ju-ni-pé-russ — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre genévrier.

JUNIUS ou **DU JON** (Adrien), savant hollandais, né à Horn en 1512, mort à Armuyden en 1575. Il termina ses études à Paris, prit le titre de docteur en médecine à Bologne et visita l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il acquit en peu de temps une réputation si grande, que le roi de Danemark l'appela, en 1556, à Copenhague avec le titre de premier médecin. Mais il revint bientôt en Hollande et se fixa à Harlem, où il devint recteur des écoles. Après la prise de Harlem par les Espagnols, en 1573, il se retira à Middelbourg et mourut peu de temps après. Junius fut un des hommes les plus savants du XVIe siècle. Ses ouvrages jouirent d'un renom universel. On a de lui : des traductions des *Propos de table*, de Plutarque; des *Vies des philosophes*, d'Eunape, et des *Hommes célèbres*, d'Hésychius; des éditions de plusieurs ouvrages, et en outre : *Lexicon græco-latinum auctum* (Bâle, 1548, in-fol.); *Adagiorum ab Erasmo omissorum centuriæ octo cum dimidia; Emblemata et ænigmata* (Anvers, 1565, in-8°), plusieurs fois réimprimé; *Nomenclator omnium rerum propria nomina variis linguis explicata indicans* (Augsbourg, 1555, in-8°); *Batavia* (Leyde, 1588, in-4°); *Poemata pia et moralia* (Leyde, 1598), etc.

JUNIUS (François), savant allemand, né à Heidelberg en 1589, mort à Windsor en 1678. Il visita la France et l'Angleterre, où il se fixa pour le reste de ses jours et devint bibliothécaire du comte d'Arundel. Ses travaux se portèrent principalement sur l'anglo-saxon, auquel il découvrit beaucoup de rapports avec d'autres anciens dialectes du Nord. On a de lui : *De pictura veterum libri tres* (Amsterdam, 1637, in-4°); *Quatuor Evangeliorum versiones perantiquæ duæ, gothica scilicet et anglo-saxonica; accessit glossarium gothicum cum alphabeto gothico, runico, anglo-saxonico, aliisque* (Dordrecht, 1665; Amsterdam, 1684, in-4°); *Etymologicum anglicanum* (Oxford, 1743).

JUNIUS (François), théologien protestant. V. DUJON.

JUNIUS, pseudonyme de l'auteur inconnu de lettres politiques publiées, à Londres, dans le *Public Advertiser* (1769-1772), et dont la véhémence est restée célèbre. Elles étaient dirigées contre le ministère de lord North. Ces pamphlets ont été tour à tour attribués à divers personnages, Ph. Francis, P. Sackville, Burke, Hamilton, etc., sans que la question ait jamais pu être résolue. Junius avait pris pour devise cette phrase latine : *Stat nomini umbra*, et l'on n'a jamais pu dissiper entièrement cette ombre. « Il est impossible, écrivait Junius à son éditeur, que vous ou d'autres parveniez à me découvrir, si je ne juge pas à propos de le faire moi-même. Toutes les recherches tentées dans ce but resteront inutiles. » Il dit autre part : « Je suis seul dépositaire de mon secret, et il mourra avec moi. » Cependant il corrigeait lui-même les épreuves de ses lettres, lorsqu'elles parurent en volume, et, dans l'édition de 1812, il alla jusqu'à donner un fac-simile de son écriture. La lumière ne se fit pas davantage.

La controverse engagée à ce sujet était à peu près oubliée lorsque parut, en 1816, un livre portant ce titre : *Junius, son identité avec un personnage vivant*. Ce personnage n'était autre que le secrétaire d'Etat sir Philippe Francis, et l'assertion se présentait accompagnée de circonstances probantes qui lui donnaient un certain poids. Macaulay les a résumées de la manière suivante : « Dans un procès civil ou criminel, dit-il, l'évidence des preuves serait suffisante pour qu'un jury pût rendre son verdict. L'écriture de Junius est celle de Francis habilement déguisée. Parmi les rapprochements les plus importants entre Francis et l'écrivain anonyme, nous remarquerons les suivants : premièrement, Junius est familier avec les expressions techniques qu'emploie souvent le secrétaire d'Etat; deuxièmement, il est également très au fait des affaires du département de la guerre; troisièmement, durant l'année 1770, il assistait aux débats de la Chambre des lords, et il est constant qu'il prenait des notes sur les discours que l'on y prononçait, et particulièrement sur ceux de lord Chatham; quatrièmement, il fut vivement affecté de la nomination de M. Chamier à l'emploi de député secrétaire de la guerre; cinquièmement, il était fortement attaché à lord Holland. D'autre part, Francis fut quelques années secrétaire d'Etat, puis greffier en chef du département de la guerre. Il a souvent dit avoir entendu, en 1770, parler lord Chatham, et des passages de ces discours se retrouvent dans ses notes. Il donna sa démission de greffier de la guerre par dépit de la nomination de M. Chamier; enfin, il fut initié à la politique par lord Holland, qui lui en ouvrit les portes. Ces cinq remarques faites à propos de Junius sont donc applicables à sir Francis; nous ne pensons pas que deux d'entre elles puissent s'appliquer à aucun autre personnage de cette époque. » Si cette argumentation ne résout pas la question, elle a au moins le mérite d'être plausible.

Junius (LETTRES DE). Ces fameuses lettres, après avoir paru, comme nous l'avons dit plus haut, dans le *Public Advertiser*, de 1769 à 1772, furent réunies en un volume cette dernière année. De nombreuses éditions en ont été faites depuis; la meilleure est celle qu'entreprit, en 1812, le fils de Woodfall, c'est-à-dire le fils du directeur du *Public Advertiser*, au moment où elles parurent. Une traduction française a été publiée par J.-T. Parisot (1823, 2 vol. in-8°).

Ces lettres, écrites pour un journal avec la rapidité qu'impose à l'écrivain la nécessité de discuter inopinément la question du jour, l'actualité, n'en ont pas moins pris rang tout d'un coup, par leur perfection, parmi les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise. Elles naquirent à l'occasion des démêlés de Wilkes avec le ministre Grenville, de ses élections toujours invalidées, de sa mise hors la loi, de sa condamnation à l'amende et à la prison, condamnation dont l'exécution par la force armée causa dans Londres une sanglante émeute. Wilkes ayant été réélu et la Chambre ayant admis dans son sein son concurrent, le colonel Lutrelle, qui n'avait pas même eu le quart des voix données à Wilkes, l'indignation publique causée par cet incroyable déni de justice trouva une voix implacable dans l'anonyme qui prit le nom de Junius. Telle fut l'origine de ces véhéments pamphlets; les premiers furent consacrés à ces événements qui passionnaient toute l'Angleterre. Depuis cette époque, et pendant trois années, l'invisible justicier frappa sans relâche, sans pitié, tous les crimes et tous les abus qui vinrent s'exposer à ses coups, depuis la simple caution accordée à un voleur pris en flagrant délit jusqu'aux actes solennels du ministère North, dont l'impéritie politique décidait la perte définitive de la grande colonie américaine; on recevait le châtiment, et l'on cherchait vainement autour de soi l'exécuteur de ces vengeances.

La préface qu'il mit en tête de ses lettres, lorsqu'elles parurent en volume, est une éloquente défense de la liberté de la presse.

La portée de cette liberté tutélaire, la protection qui lui est due, sa puissance, qui contiendrait le despotisme lui-même si elle pouvait exister sous le despotisme, la plénitude de juridiction des jurés auxquels la loi attribue le droit d'en connaître, toutes ces vérités, désormais familières aux pays libres et encore imparfaitement comprises à l'époque où Junius écrivait, sont établies une dernière fois. On peut dire que c'est de ce temps que date la vraie doctrine de la liberté de la presse, telle qu'elle est professée et pratiquée en Angleterre, et telle que tous les esprits fermes la conçoivent encore en France. La liberté de la presse existait avant Junius, mais elle lui a dû la position légale qu'elle occupe aujourd'hui, et il mérite, sous ce rapport, la reconnaissance de tout écrivain politique.

Les principes de Junius sont très-modérés si on les compare à ses personnalités, et ses maximes sont essentiellement constitutionnelles; le style de ces lettres est donc leur véritable titre à l'immortalité. Cependant les comparaisons et les métaphores de l'auteur ne sont pas toujours heureuses, et la malignité de ses attaques est quelquefois excessive. Elles témoignent d'un parti pris de tout blâmer, qui s'accorde peu avec une noble et généreuse nature, et certaines allusions méchantes à quelques fonctionnaires obscurs sont plutôt le fait d'un esprit envieux et ulcéré que l'expression du patriotisme.

« Junius, dit M. de Rémusat, ne peut être cité comme une autorité politique; les vues du publiciste dépassent rarement le cercle des affaires de son temps; mais l'écrivain, dans tous les temps, est digne d'admiration, et celle qu'il inspire aux Anglais doit être respectée, sinon ressentie tout entière, par un critique étranger. Il nous est impossible de juger de la correction de son style, mais non d'en apercevoir l'élégance étudiée. Il manque de naturel, de facilité, de grâce; mais le mouvement, la force, le nerf sont des qualités précieuses et rares chez un improvisateur. Chez lui, l'art est visible, le travail manifeste; mais la vivacité n'y perd rien, et, si l'effet est cherché, il est trouvé. La violence et l'hyperbole tiennent moins à sa manière d'écrire qu'à sa manière de penser. Il portait dans la politique cette mâle et sombre misanthropie, ces haines vigoureuses qui ne connaissent ni pitié, ni mesure, ni justice. Son esprit, d'ailleurs, avait plus de force que d'étendue, plus de pénétration que de fécondité, et il n'embrassait pas assez de choses à la fois pour s'élever à l'impartialité. Junius a de l'esprit, beaucoup de passion, peu d'idées, une confiance absolue dans sa force et dans son talent, une aveugle indignation contre le mal qu'il voit ou qu'il suppose, la conviction qu'il exerce un ministère pénal contre le vice puissant. C'est de quoi expliquer ses défauts, son mérite et ses succès. Sa morale est à la fois sévère et peu scrupuleuse. Dans un ordre d'idées fort différent, il a quelque chose de Rousseau, hormis pourtant la sensibilité et l'imagination. Enthousiaste de ses idées, soupçonneux, intolérant, implacable, il se croit une Némésis inspirée, et sa vengeance lui semble la justice. »

JUNIUS BRUTUS, pseudonyme de LANGUET (Hubert).

JUNIVILLE, bourg de France (Ardennes), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. S.-E. de Réthel, sur la Retourne; 1,354 hab. Filature de laine; commerce de bestiaux et de bois.

JUNKER ou **JUNIKER** (Georges-Adam), littérateur, né à Hanau en 1720, mort à Fontainebleau en 1805. Il dirigea, de 1746 à 1751, le collége de sa ville natale, passa ensuite quelques années à Gœttingue, où il apprit le droit, fut nommé, en 1760, conseiller du prince de Solm, et se rendit, deux ans plus tard, à Paris, où il obtint une place de professeur d'allemand à l'Ecole militaire. Pendant près de vingt ans, Junker occupa cette chaire, qu'il quitta pour devenir censeur royal. Pendant la Révolution, il alla se fixer à Fontainebleau et y enseigna, mais fort peu de temps, la législation à l'Ecole centrale. Il a laissé divers ouvrages et un assez grand nombre de traductions françaises de livres allemands. Nous citerons de lui : *Nouveaux principes de la grammaire allemande* (Hanau, 1760), ouvrage qui eut un grand succès; *Introduction à la lecture des auteurs allemands* (1763); *Pensées libres sur différentes parties de la guerre* (Paris, 1764); *Recueil historique* ou *Choix de pièces morales, instructives et amusantes* (1772). Parmi les ouvrages qu'il a traduits de l'allemand, nous citerons : *Théâtre allemand* ou *Recueil des meilleures pièces dramatiques, précédé d'une dissertation sur l'origine, les progrès et l'état actuel de la poésie théâtrale* (Paris, 1772, 3 vol.); les *Contes comiques de Wieland* (Paris, 1771); *Phédon* ou *Entretiens sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme*, de Mendelssohn (Paris, 1773); la *Découverte de l'Amérique*, de Campe (1782-1783, 2 vol.); le *Nouveau Robinson*, du même (1783), etc.

JUNKER (Johann-Christian-Wilhelm), médecin allemand, né à Halle en 1761, mort en 1800. Il fit ses études médicales dans sa ville natale, où il prit son diplôme de docteur en 1783. L'année suivante, il se livra à la carrière de l'enseignement et ouvrit des cours libres de médecine qui le firent remarquer de l'université, et lui valurent le titre de professeur extraordinaire de médecine en 1788 et de professeur ordinaire en 1792. Il conserva ce poste pendant dix-huit ans, et mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Junker a laissé les ouvrages suivants : *Dissertatio inauguralis de causis ægritudinum therapeuticis usque superstruendo ægritudinum systemate* (Halle, 1783, in-4°); *Conspectus rerum quæ in pathologia medicinali pertractantur, laudatis simul hujus doctrinæ auctoribus usque probatissimis, in usum auditorum* (Halle, 1789-1790, 2 vol. in-8°); *Dissertatio qua hemicraniam sic dictam veram novo examini subjecit* (Halle, 1791, in-4°).

JUNKSEYLON, île de la mer des Indes. V. DJANKSEYLON.

JUNNER, géant scandinave, le principe du monde, selon l'Edda. Il fut mis en pièces par de petits hommes sortis du chaos, et l'univers fut créé avec les diverses parties de son corps. C'est ainsi que le ciel naquit de son crâne, le soleil de son œil droit, la lune de son œil gauche, les montagnes de ses épaules, les rivières de son urine, etc.

JUNOD (Théodore), médecin suisse, né à Lausanne en 1807. Il vint à Paris faire ses études médicales et fut reçu docteur en 1833. En 1837, il obtint de l'Institut le prix Monthyon pour son application en grand du principe de la ventouse. Au moyen des appareils pneumatiques qu'il a imaginés, le médecin imprime au sang un cours particulier, médicalement anomal; il le diminue, l'augmente, l'accumule, suivant les indications curatives à remplir. M. Junod a été spécialement attaché aux hôpitaux pour sa méthode hémospasique; il est, en outre, l'inventeur d'appareils propres à donner des bains d'air comprimé, dont on peut graduer la pression d'une manière presque indéfinie, et dont l'emploi peut devenir utile toutes les fois qu'on veut activer l'action des organes respiratoires. On doit au docteur Junod des *Mémoires sur l'érysipèle phlegmoneux des téguments du crâne*, sur la *Fracture des vertèbres*, sur *Certaines anomalies nerveuses des organes de la voix*.

JUNON s. f. (ju-non — nom mythol.). Astron. Nom d'une planète télescopique.

— **Encycl.** La planète *Junon* fut découverte à l'observatoire de Lilienthal, par Harding, le 1er septembre 1804.

L'extrême petitesse et le peu d'éclat des deux planètes Cérès et Pallas avaient fait concevoir à Harding le projet de donner une description complète de la zone parcourue par ces petites planètes, afin qu'on ne fût plus exposé à l'erreur d'observer à leur place quelqu'une des étoiles télescopiques dont toutes les régions célestes sont remplies. En vérifiant avec soin les cartes qu'il avait dressées, cet astronome, dans la nuit du 1er au 2 septembre 1804, détermina la position d'une étoile de huitième grandeur, en la comparant aux étoiles des Poissons, marquées 93 et 98 dans le catalogue de Bode. Mais, chaque soir, cette étoile avait changé de position. Harding suivit ses mouvements pendant quelques jours, les vérifia, et Gauss, qui avait déjà calculé les orbites de Cérès et de Pallas, dé-